



Taja  
Kramberger

6 poèmes

© Taja Kramberger

6 poèmes

1. LA LIBERTÉ DES TYRANS
2. RESTER LA SOURCE DE L'HUMAIN
3. TOUS LES DÉFUNTS ONT LEUR NOM
4. POINT DE MOTS
5. LES YEUX FROIDS DES RUES DÉSSERTÉES
6. MOBILISATION POUR LA VIE

## LA LIBERTÉ DES TYRANS

I.

Arracher l'homme  
à ses bien-aimés :  
lui ôter les coordonnées  
d'où il combat la spirale de tramontane  
et l'invasion  
soudaine de la bêtise.

L'écorcher vivant jusqu'aux os,  
s'accaparer de son  
suc vital, du legs,  
se faire attribuer ses reliques.

Auparavant, tant qu'il est vivant,  
le rouler dans la boue,  
susciter la catalepsie générale  
pour faire s'évanouir l'intrépidité du prononcé  
et dissimuler la signification de l'entendu.

Le faire brûler sur le bûcher académique  
accompagné par le rire creux des mannequins mécaniques  
questionnant les étudiants  
en leur imputant ses  
propres fantasmes malsains.

Se mettre un plaid blanc  
après l'autodafé,  
et avec un sourire maîtrisé  
annoncer un commencement nouveau,  
mieux et plus beau.

Par le corps on peut faire tout.  
Par la raison et l'esprit  
on peut faire tout.

Si seulement on en dispose.

## II.

Arracher l'esprit d'un homme  
de son corps :  
interdire ses livres,  
présenter ses pensées comme les projectiles  
cérébraux dangereux, leur  
coller le stigma paranoïaque.

Découper son œuvre qu'il ait extrait  
de lui-même péniblement, cracher sur lui,  
pour qu'il ne reste derrière lui que  
quelques empreintes de pied confuses dans la neige.

Fouler aux pieds aussi celles-ci !

Effacer ses acquis,  
pour qu'il n'en reste aucun appui,  
aucune preuve, même absente,  
de son existence.

Aucun appui pour la pensée inquiète  
de n'importe qui voudrait encore, dans ces recoins,  
créer ou vivre.

La liberté des tyrans est devant la notre.  
Là où nous qui aimons la liberté s'attendons  
du rire et du cri de la vie,  
même la mort recoule silencieusement devant elle.

Rester la source de la lumière  
même quand on s'efforce de te briser de toute façon,  
et avoir la force du solvant diluant leurs  
paroles pesantes pour les sortir des fers de la liberté  
dans l'eau édulcorée de la décence coercitive.

Rester la source de la lumière  
même quand on veut te dévorer,  
et avoir la force du roentgen grâce auquel  
on regarde directement dans la vessie natatoire des piranhas  
et connaît leurs mouvements futurs avec les courants aquatiques.

Rester la source de la lumière  
même quand les ombres ténébreuses  
dans le faisceau nocturne dissimulé s'efforcent de t'anéantir, quand  
toutes les vaches dans la partie gauche de l'étable  
sont également noires comme celles dans la vacherie droite.

Et il se peut que noires sont aussi celles d'entre deux  
qui braconnent les mèches dans nos  
œuvres fraîchement déprisées  
pour accomplir, de façon intéressée, leur ascension vers la lumière.

Rester une brèche à peine sensible dans une pièce suffocante,  
un mince afflux d'énergie, un effleurement de l'humain.

## TOUS LES DÉFUNTS ONT LEUR NOM

Tous les défunts ont leur nom,  
ce ne sont que ceux des vivants qui posent le problème.  
Certains sont non-prononçables  
sans bégayement et branlement de tête,  
certains sont impossibles à prononcer  
sauf par allusions,  
et certains autres, notamment ceux des femmes,  
sont interdits dans ces endroits-ci.

Tous les défunts ont leur nom  
gravé dans la pierre,  
imprimé dans l'avis mortuaire ou dans le registre ;  
or, quant à mon nom, il est nécessaire  
de le saper, salir dans les intervalles  
de quelques ans, de le remplacer par un autre.

Il y dix ans qu'un  
haut dignitaire d'un parti m'a menacé :  
*Restez la poète tant qu'il est encore temps.*

Tant qu'il est encore temps ?  
Le temps pour quoi ?

Je devins aussi une scientifique  
et éditrice et organisatrice et  
traductrice et militante et  
enseignante universitaire.  
Tout ce qui est insupportable,  
les escalades des vieux bornes  
de parcelles dessinés par  
les doigts sales  
des fratries.

Je ventille toutes les pièces,  
je laisse échapper tous les ratings,  
je dégage toutes les soupapes.

Et on me met sur la glace comme  
des morts. Mais tous les défunts ont leur nom.

### Point de mots

à propos desquels règne une demande de masse,  
mais ceux-là qui furent cautérisés, piétinés,  
ceux-là qui manquent comme manque une baie de raisin  
grignotés prématurément  
sans ce que personne s'en rende compte.

### Point de gestes

pris des prêtres emboîtés  
par les fidèles,  
mais ceux-là que le corps apprend difficilement,  
pour survivre,  
et qu'il ne puisse pas transmettre à un autre corps.

### Point d'odeur

de l'encens ou de la nostalgie épanouie  
qui nous assoupissent ou nous bercent dans une léthargie de soie  
mais celui-là qui nous réveille, celui qui,  
soudainement, s'enfonce dans les ouvertures du corps  
en y revivifiant tous les sens.

### Point de poésie

qui glisse sur la plate-forme de l'histoire littéraire, couverte de glace,  
mais celle-là dont l'odeur hardi  
est capable de faire bouger  
les pivots des gestes et des mots.



# LES YEUX FROIDS DES RUES DÉSSERTÉES

Les yeux froids  
des rues désertées

Les yeux froids  
de l'érudition calcifiée

Les yeux froids  
de la familiarité gluante

Les yeux froids  
de la liberté dosée

Les yeux froids  
d'acier  
du fusil à deux coups  
visant  
l'homme

La paume  
maternelle chaleureuse  
posée  
sur le front  
de l'enfant

## MOBILISATION POUR LA VIE (Ile partie d'une poème plus longue "MOBILISATIONS")

C'est un renégat excentrique, un athée  
qui se réfugie dans l'agronomie,  
Goethe et le dressage des enfants. Et que la vie  
le ballotte de-ci, de-là, sur un champ de mines  
comme un cavalier d'échecs désarçonné. Qui peint  
la lettre L : *Lehrling*, mais n'utilise pas  
les premières vitesses et ne freine jamais.  
Qui lit *La nourriture des cochons*, les pieds dans un bain frais - pour  
affûter la concentration -  
et qui espère trouver un refuge dans les livres de botanique,  
le sol sous ses pieds,  
mais ne parvient pas à trouver une feuille de pas-d'âne  
assez grande pour couvrir son ombre.

Qui apporta à ma mère pour le premier rendez-vous un bouquet  
composé de deux louches et repartait immédiatement  
à 800 kilomètres de là. Une fois sur le terrain,  
humilié et capricieux, il  
changea à nouveau le parcours du fou,  
le ramenant en arrière vers la reine ;  
celle qui peut bouger sans peine  
dans toutes les directions, parfois simplement en biais  
sans vraiment bouger, vers elle  
portant en elle  
le mouvement de tous les autres, tout en veillant sur eux.

Et moi : le résultat d'un vote familial  
en février 1970 : personne n'a mis son veto et l'embryon  
est librement devenu moi,  
pour que je puisse aujourd'hui tranquillement regarder mon chemin,  
une piste, déjà plus longue que la vie, pour que je puisse  
voir ta vie  
devant moi, bien plus longue que le chemin.

Ainsi mon père introduit  
son herbier inachevé en moi,  
pour que mes pensées s'entassent entre  
les piles de livres comme des fleurs aplaties

jusqu'à ce que, dans ma première collection,  
toute cette érudition végétale explose  
et toutes les feuilles bien en ordre  
pouvaient à nouveau occuper  
leur espace d'origine.

A présent devant moi :  
un désert des fleurs, des mots, souples et tout frais,  
qui se concentre ou s'étend à mes ordres  
comme l'univers. Que dois-je  
faire d'eux, ici,  
dans cet endroit dénaturé,  
à sang froid ?

Et à présent devant mes yeux : une vaste  
pampa informe  
de *vulpie queue-de-rat*, *Vulpia myuros*,  
couverte d'une progéniture jalouse  
d'amphibiens.

Ton courant alternatif, diphasé,  
et les 1200 pages de notes frénétiques,  
jaillissant avec la force  
d'un torrent. Un fardeau  
tourbillonnant que tu as chargé  
sur nos épaules d'enfants, comme  
une guerre égoïstement étend ses corps  
et sa mémoire sanglante  
en un anneau mythique, impénétrable et  
l'enterre pour les générations futures  
parmi les pages du livre de la Terre, un vaste  
livre cartonné inédit  
sans correction et  
sans éditeur.

Dieu était-il caché parmi les pois chiches,  
les graines de tournesol et les carottes,  
dans la bouche de prisonniers dystrophiques  
rentrant chez eux ?

Dieu était-il caché dans les tympans sourds des pistolets  
 que la Gestapo pointait sur toi à Vienne,  
 tandis que vous *les gars* vous pelletiez  
 du sable entre les traverses de chemin de fer ?

Dieu était-il caché à Iaroslav, dans ce camp d'internement  
 de la Première Guerre mondiale, entre les dents des rats qui,  
 trotinant parmi les prisonniers, étonnamment,  
 ne les mordaient pas ?

Le Dieu de ta Mère ou ton non-Dieu ?  
 Tous deux annoncés  
 en lettres capitales,  
 tous deux, dans un moment de détresse, invoqués dans le noir  
 sans une réponse,  
 tous deux engourdis et frêles  
 comme accroupissement dans un tonneau fermé  
 de *Mohojeva bolota*.

Ce n'était ni le front russe ni la faim, ni le vin,  
 ni tes études, non -

*nothing matters but the quality  
 of the affection -  
 in the end - that has carved the trace in mind  
 dove sta memoria -*

c'était ma mère qui mobilisait  
 mon père pour la vie,  
 l'amour doux et ferme  
 du nom de  
 Zorka.